

LES PIONNIERS DE L'ENSEIGNEMENT AGRONOMIQUE FRANÇAIS

dans la première moitié du 19^{ème} siècle

par

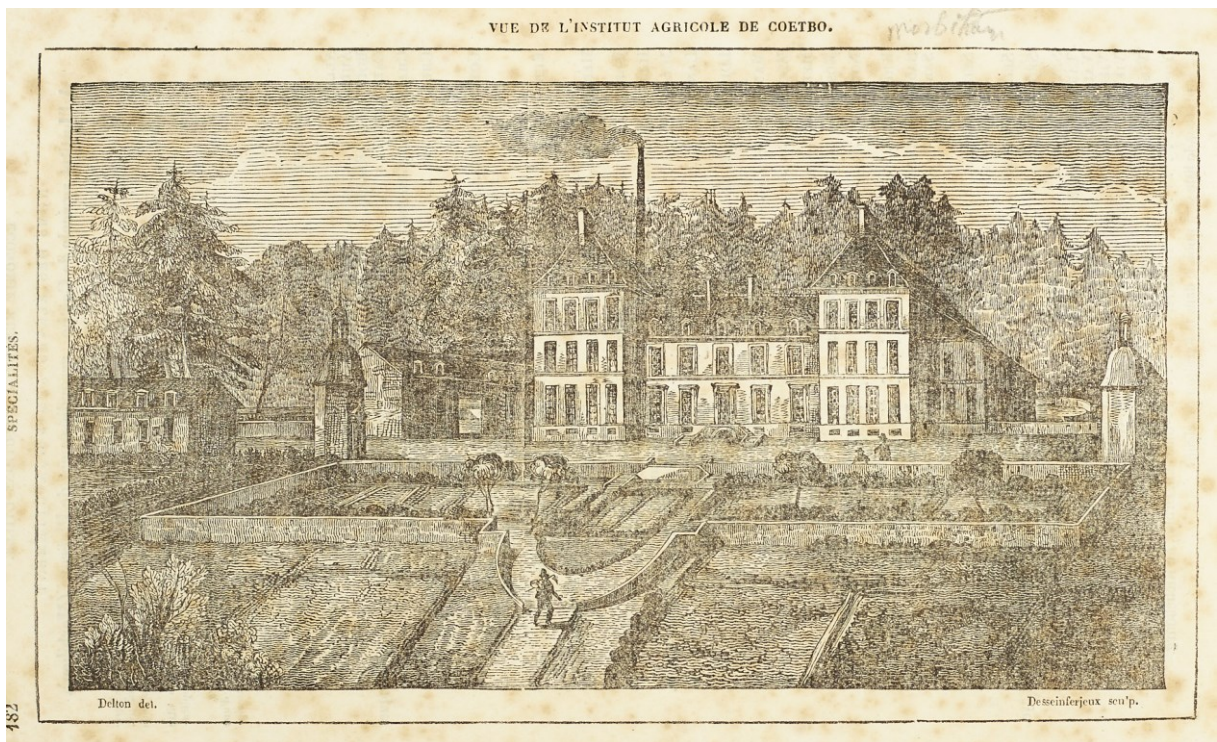
Jean-Paul Legros, ingénieur de l'Agro de Montpellier, membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Avertissement

Le présent texte a été publié sur papier (pp. 333-344) dans les actes du colloque « L'Engagement » organisé par la Conférence Nationale des Académies à la Fondation Del Duca, les 6 et 7 octobre 2023. Cet ouvrage passionnant de 364 pages définit le sujet et présente des exemples. La version donnée ci-dessous est différente de l'originale sur un seul point : elle est largement illustrée puisqu'une édition électronique n'est pas contrainte en longueur.

Introduction

En Europe, à la fin du 18^e siècle et au tout début du 19^e, l'enseignement agronomique se met en place. Les riches propriétaires croient au progrès et veulent faire partager leur connaissance des choses de la terre. Ils créent un grand nombre de petits établissements d'enseignement privé mais qui disparaissent presque aussitôt. Par exemple, l'Institut agricole de Coëtbo (Morbihan) n'a fonctionné qu'entre 1833 et 1837. Source de l'image : <https://broceliande.brecilien.org/L-institut-agricole-de-Coetbo> (musée de Bretagne).



En revanche, quelques réalisations ont perduré et joué un rôle précurseur. D'abord en 1799, P. E. von Fellenberg ouvrit à Hofwil près de Berne à la fois une ferme modèle, une fabrique d'instruments aratoires et une école d'agriculture avec deux sections, l'une s'adressant à des élèves de familles fortunées pour en faire des cadres, l'autre à des pauvres pour en faire des exécutants. Cette organisation fut largement reproduite par la suite. En 1806, on vit apparaître à Möglin, en Prusse, une école similaire dirigée par A.D. Thaer et, en 1818, un autre établissement à Hohenheim, dans le Wurtemberg, dirigé par J.N.H. von Schwerz.

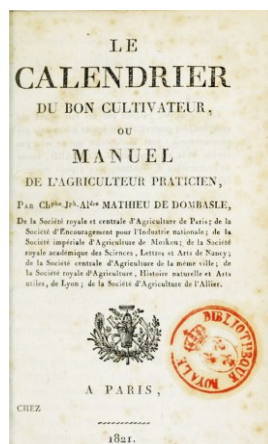


Von Fellenberg (1771-1844), Albrecht Thaer (1752-1828), von Schwerz (1752-1828)

Ces pionniers et ceux qui vont les imiter en France peu après [Boulaine et Legros, 1998], doivent théoriser l'organisation de leurs structures mais aussi les faire fonctionner pratiquement. Par certains aspects, ils ressemblent aux saint-simoniens avec lesquels ils collaborent et aux fouriéristes dont ils ne se rapprochent guère. Passionnés par leur volonté d'être utiles au monde rural, les fondateurs de l'enseignement agricole ont poursuivi leur tâche jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la disparition de leur fortune, et parfois jusqu'à la ruine de leur santé. Géographiquement séparés, ils n'en constituent pas moins une famille, au sein de laquelle ils ont échangé des idées, des techniques, des disciples. Le texte s'attache à montrer les conditions dans lesquelles ils se sont engagés.

Mathieu de Dombasle (1777- 1843)

Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle vient au monde en 1777 à Nancy. Son père est Grand-Maitre des Eaux et Forêts. Mais, il n'est pas né sous une bonne étoile [Wantz, 1971]. Il va, tout au long de sa vie, connaître une série impressionnante de malheurs. La révolution prive son père de sa charge et donc d'une partie de ses revenus. Lui-même doit renoncer à ses études à l'âge de treize ans (1790) car le collège de Bénédictins où il est inscrit est fermé par l'Assemblée constituante. Puis, il est atteint par la petite vérole et gardera un visage cruellement marqué. Ultérieurement il est victime d'un accident qui le rendra boiteux. Le jeune homme se forme seul, à force de courage et de volonté. Il se marie en 1803. Le bonheur familial ne dure guère plus de quatre ans. Madame Dombasle donne à son mari un fils et une fille puis meurt sitôt après. En 1810, Mathieu de Dombasle a trente-trois ans.



C'est la période du blocus continental. L'importation du sucre de canne est impossible. Un certain nombre de chimistes ou agronomes, lui compris, se lancent en Europe dans l'extraction et la cristallisation du sucre de betterave. Pour cela, le 4 décembre 1810, il achète le domaine de Monplaisir près de Vandœuvre-lès-Nancy. Il y construit des bâtiments. Mais son usine entre à peine en production quand le blocus

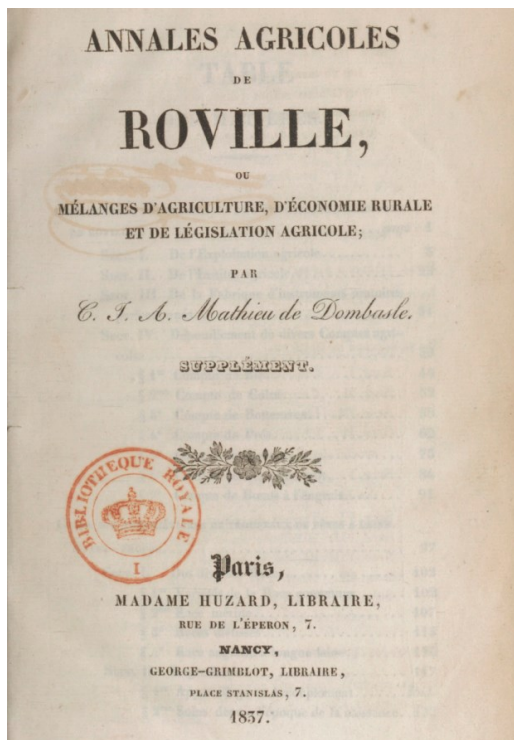
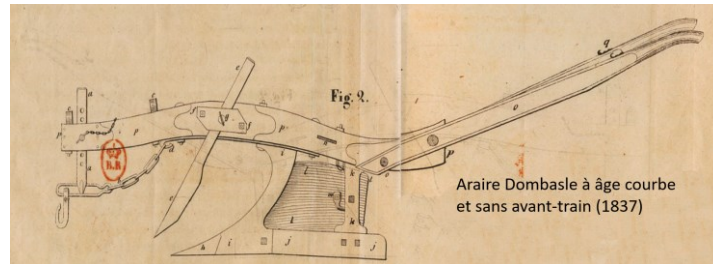
s'achève. Le sucre de canne arrive à nouveau en France. Dombasle est ruiné. Les bâtiments de l'usine sont convertis en un atelier de perfectionnement d'instruments agricoles où sont améliorés des outils achetés en Suisse, Belgique ou même Angleterre.

En 1817, Dombasle se fixe à Nancy, dans un faubourg. Il travaille durement et écrit des articles d'essence agronomique. Surtout, en 1821 il publie le « Calendrier du Bon Cultivateur », livre en format de poche, donnant les bonnes recettes pour bien exploiter la terre tout au long de l'année. L'ouvrage a un succès considérable. La popularité de l'auteur grandit ; il est nommé président de la toute nouvelle « Société Centrale d'Agriculture de Nancy ». Il apprend l'anglais, l'allemand et l'italien pour lire, dans le texte, les agronomes étrangers. En 1821 il traduit en français un ouvrage de Thaer, agronome déjà cité.

L'idée d'installer et de diriger une ferme modèle avec élèves lui trotte dans la tête. Pour cela, il est prêt à sacrifier tout son temps. Mais il n'a pas d'argent. Un de ses parents, Antoine Bertier, a amassé une fortune à Saint-Domingue. Avec, il a acheté une ferme de 186 ha à Roville-devant-Bayon, entre Nancy et Épinal. Le secteur a été remembré ; les parcelles sont grandes. Bertier a réalisé diverses améliorations sur son domaine et y a installé un troupeau de moutons mérinos. Mais il commence à être âgé. Dombasle accepte de devenir son fermier. Un bail, qui se veut exemplaire, est signé en 1822 entre les deux hommes. Il est très contraignant pour le preneur qui doit acquitter un loyer élevé, réaliser des corvées en nature au profit du bailleur, accepter presque tous les risques financiers en cas d'épizootie. Bien sûr, pour bâtir une ferme modèle, il faut des capitaux. On lance successivement deux emprunts considérables, couverts difficilement. En plus d'un loyer de fermage, Dombasle doit donc de l'argent à des actionnaires. Une école est alors créée. Elle ouvre en 1822 avec quelques élèves. Dans un tel système les jeunes gens amènent l'argent de leur pension et parfois le renfort de leurs bras, mais il faut les nourrir, les loger, les enseigner, les surveiller. Au total, ce n'est pas rentable. Etranglé par les contraintes, Dombasle échoue financièrement. Le stress est tel qu'il est victime d'une dépression nerveuse en 1827. Il la surmonte. Il vit chichement. Il arrivera en fin de bail en 1842, sans dettes, mais aussi pauvre qu'au premier jour et usé au point d'en mourir un an après, à 66 ans seulement. Pourtant l'Agronomie retient son nom, pour plusieurs raisons [Knittel, 2007].

Dans la fabrique d'instruments aratoires, amenée de Nancy à Roville, Dombasle revient à l'aire antique, sans roues. Mais à l'avant de l'outil, il perfectionne un système d'accrochage réglable. Cela permet de tirer bien en ligne et donc de diminuer grandement les frottements contre le sol. Après un temps d'adaptation, un laboureur s'aperçoit qu'il peut retourner la terre plus facilement et avec moins de chevaux ou de bœufs qu'avec un autre instrument. Le succès

est considérable. Des clients se manifestent en France mais aussi au Brésil, en Afrique, en Egypte et même en Asie. Dombasle améliore d'autres outils. Il est l'un des pères du machinisme agricole. Sa fabrique l'a sauvé d'une ruine totale. En parallèle, il invente et organise les premiers concours de charrue dotés de prix.



En même temps, il crée les « Annales de Roville ». Une fois par an, il présente très en détail son expérience dans un ouvrage de 450 pages environ. Il y développe une comptabilité précise mesurant tous les flux financiers établis entre l'exploitation et le monde extérieur mais aussi tous les flux internes pour estimer, par exemple, ce que lui coûtent les chevaux ou les bœufs en nourriture et en entretien. Ce type de comptabilité est largement copié par la suite.

L'école qu'il crée à Roville forme peu d'élèves, moins de 350 en 20 ans. Il ne croit guère aux cours magistraux mais seulement à la pratique. Elle est confiée à des manouvriers ; elle est observée par les élèves, discutée ensuite dans des causeries que le maître anime. Celui-ci a du charisme ; ses étudiants lui vouent une immense admiration

Image BNF

Ce sont des disciples qui, après leur sortie de l'école, se groupent en une « Société Rovillienne ». Ils partagent alors leurs expériences agronomiques au travers de courriers adressés au maître puis publiés par ce dernier. Grâce à quoi les meilleures techniques agricoles se diffusent en France.

Dombasle a échoué financièrement. Son école ne lui survécut pas. Sa fabrique d'instruments fut fermée. Le Calendrier du bon cultivateur disparut aussi, après cinq éditions posthumes. Mais ses idées sur la conduite d'une exploitation, sur l'enseignement agricole, sur le machinisme, sur la comptabilité, ont servi de modèles à tous les agronomes qui ont pris sa suite dans l'enseignement. Enfin, son courage et sa vie ascétique ont forcé l'admiration.



Auguste Bella (1777-1856) et Rémy Polonceau (1778-1847)

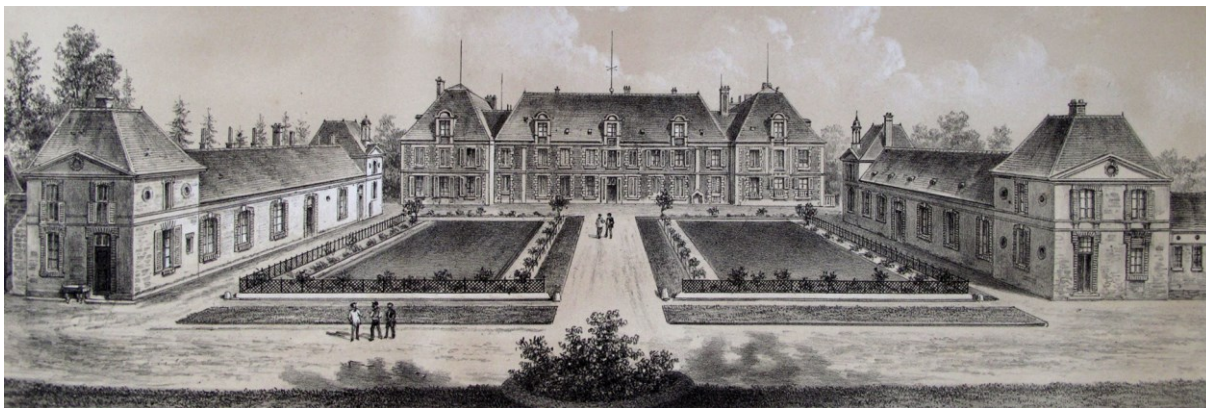


Auguste Bella, Rémy Polonceau et Albrecht Daniel Thaer

Auguste Bella est militaire. Il fait toutes les guerres napoléoniennes. Il est courageux, engagé à la tête de ses hommes ; un cheval est tué sous lui ; il est blessé. Il est compris dans la première promotion de la Légion d'Honneur et reçoit le titre de Chevalier de l'Empire. Pendant la campagne de Hanovre, en 1802-1803, il tombe malade et est soigné sur place par Albrecht Thaer, déjà mentionné. En effet, cet agronome prussien est aussi médecin [Brétignière et Risch, 1910] ! En plus de remèdes, Bella reçoit des cours d'agriculture. Ceci détermine, chez notre militaire, un grand intérêt pour les choses de la terre. En 1810, il est réformé et gère une petite métairie du côté de Chambéry. Son voisin s'appelle Antoine-Rémy Polonceau ; il est Ingénieur polytechnicien. Ils sympathisent.

Bella reprend du service en 1814. Blessé à nouveau, il se retire avec le grade de lieutenant-colonel, décerné à titre provisoire et jamais confirmé, par suite du changement de régime politique. La Restauration le classe dans les personnages politiquement irrécupérables. Il s'éloigne alors et s'installe à Sarrebourg, en Moselle, donc dans l'un des départements qui restent cinq ans sous occupation allemande. Là, sa route croise à nouveau celle de Polonceau qui vient justement à cet endroit pour étudier la percée du canal des Houillères. C'est un homme de premier plan. Il a inventé le rouleau compresseur, participé à la construction de routes importantes percées dans les Alpes à la demande de Napoléon (Simplon, Lautaret, Mont Cenis, Echelles). Plus tard, en 1834, il sera le concepteur à Paris, du premier pont du Carrousel. Il tracera différents canaux et voies de chemin de fer. Quand Gustave Eiffel construira sa tour, il inscrira en lettres d'or, sur le pourtour du premier étage, les noms des grands savants qui ont honoré la France entre 1789 et 1889. Le nom de Polonceau est inscrit là avec Chaptal, Lavoisier, Laplace et les autres. Bien que dissemblables, Bella et Polonceau deviennent amis. Ils imaginent d'installer une école d'agriculture dans la région parisienne, la direction devant être confiée à l'agronome.

Ils rendent alors visite à Mathieu de Dombasle à Roville. C'est un passage obligé ! Polonceau a des appuis considérables. Le domaine de Grignon, qui appartient à Charles X, est mis à sa disposition pour la nouvelle école, le roi acceptant une location presque symbolique. Mais, comme à Roville, la réunion des capitaux nécessaires est assez difficile. Elle est obtenue par souscription. En même temps, Bella se prépare à sa future mission en visitant différents établissements agronomiques étrangers. En 1828, l'Ecole ouvre ses portes. Les études durent deux ans. Au départ, tous les équipements aratoires (chariots, charrues, semoirs, etc.) ont été fournis par Dombasle. Par la suite, Grignon se dote de sa propre fabrique. Bella, qui a alors cinquante et un ans, entame une seconde carrière. D'abord, il donne seul un enseignement très appliqué. Puis, le corps professoral est étoffé et les élèves de plus en plus nombreux.



Ecole d'agriculture de Grignon (1873)

Dombasle était aimé, et parfois plaint. Bella, demi-solde de Napoléon 1^{er}, et en même temps soutenu par la Restauration, est détesté et attaqué de divers côtés. En 1838, Alexandre Bixio, publie un article long et terriblement sévère pour Bella dans son *Journal d'Agriculture Pratique*. Il écrit en particulier « *A la vérité on peut avec de l'or, avec la faveur des princes, fonder une Société agronomique, trouver à peu de frais un grand domaine ; mais ce que ne donnent ni l'or ni la faveur des princes, c'est la science et le génie* ». A l'époque, certains n'acceptaient pas l'idée d'une institution soutenue par les deniers publics car c'était passer à côté de l'essentiel à leurs yeux : prouver à l'agriculteur de base que le modernisme agricole est rentable.

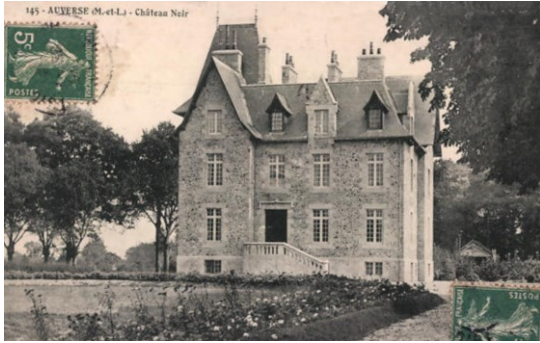


En plus, Bella doit faire face à la contestation de l'un de ses actionnaires qui l'accuse de falsifier les comptes sur de multiples points pour masquer les déficits. Par exemple le fumier, enfoui à l'automne dans les terres, est estimé fort cher et porté dans les actifs du compte d'exploitation. En 1843, le militaire-agronome publie un opuscule de 70 pages pour se défendre.

En 1850, Auguste Bella se retire, assez amer. Il a déjà 73 ans. Son fils François Bella lui succède à la tête de l'établissement. Lui aussi devra faire face à de graves problèmes financiers. Ultérieurement cette école sera associée à l'Agro de Paris (Agro-Paris-Tech).

Amédée Busco (1802-1835)

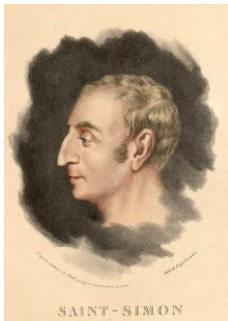
Amédée L.B. Busco de Germiny fut un des premiers élèves de Roville en 1822. Il est l'époux de Marie-Charlotte, fille de Dombasle. En septembre 1827, il prend en fermage le Verneuil, une propriété de 450 ha à Auvergne dans le Maine-et-Loire : [Desbons, 2020].



En renfort, viennent au Verneuil le frère de Charlotte et Jules Rieffel, un autre élève de Dombasle qui a l'entière confiance du maître. C'est qu'il s'agit de créer une école d'agriculture sur le modèle de Roville ! Mais les quatre jeunes gens sont inexpérimentés. Les dépenses l'emportent de beaucoup sur les recettes et, dès 1830, ils doivent stopper leur ruineuse entreprise.

La propriété du Verneuil est connue maintenant comme celle du « Château-Noir ». Mais la construction du château est peut-être postérieure à l'époque de Busco ?

Busco ne se tient pas pour battu. Il essaie de trouver d'autres propriétés pour y installer une école d'agriculture. Deux tentatives échouent. A cette époque, Prosper Enfantin (1796-1864), le principal disciple de Saint-Simon (1760-1825), est au Caire où il rêve de percer un canal vers la mer Rouge, de construire un barrage, de révolutionner l'agriculture locale... Il charge Alexis Petit (1805-1871) de rentrer en France pour y recruter quatre ingénieurs de haut niveau.



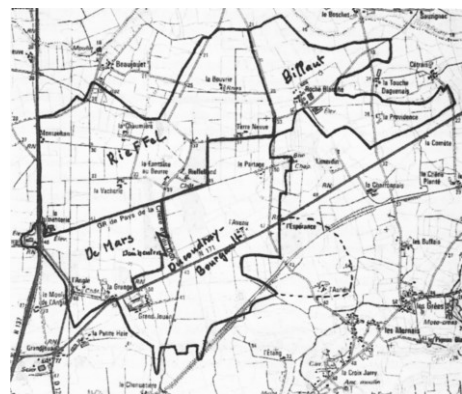
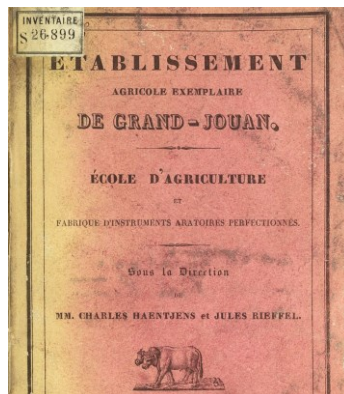
Petit, qui aurait fréquenté un temps l'école de Roville, ne trouve que Busco pour le suivre en Egypte. Pour les Saint-Simoniens, engager le gendre du célèbre Dombasle, est du plus bel effet.

Saint-Simon, Prosper Enfantin (in Wikipédia) et Alexis Petit (Source : Pierre Allassoeur)

Pour Busco, c'est une nouvelle chance de réaliser son rêve d'école agronomique, à l'étranger cette fois. Dombasle aurait donné son aval à ce départ alors qu'il avait critiqué vertement les tentatives « saint-simonienne et phalanstériennes ». D'après Jouve [2001] « *Le 8 décembre 1834, Busco présente à Mehemet Ali le projet d'une ferme modèle, regroupant les enseignements agricole, horticole, arboricole, sylvicole et viticole. Il demande au vice-roi 5 à 600 hectares et la construction de bâtiments pour héberger les professeurs et les cent élèves de 14 à 18 ans dont les études dureront deux ans. Le ministre de la Guerre, Kourchid Bey, convaincu par le projet, offre ses propres terres* ». Mais le 19 mars 1835, Busco meurt à Alexandrie, très probablement de la peste. L'idée d'école d'agriculture en Egypte est immédiatement abandonnée, personne ne la soutenant plus. Busco, victime de sa passion pour l'enseignement agricole, est oublié de nos jours car ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Son épouse retourna vivre à Roville chez son père puis se remaria.

Jules Rieffel (1806-1886)

C'est sans doute au Verneuil, chez Busco, à l'occasion d'un concours de machines agricoles, que Jules Rieffel, déjà mentionné, rencontre Charles Haentjens. Celui-ci est négociant à Nantes. En 1822, il a acheté le domaine appelé « Landes de Grand-Jouan » près de Nozay, en Loire-Inférieure. Il s'agit d'anciens terrains communaux représentant 500 ha dont 407 sont couverts d'ajoncs, de genêts et bruyères [Bourrigaud, 1994]. En 1830, Haentjens propose à Rieffel de devenir régisseur du domaine et d'organiser le défrichement de celui-ci. Les capitaux faisant défaut, on reproduit à l'identique le système financier qui avait fonctionné à Roville puis à Grignon : on fonde une société se donnant pour but de mettre en valeur la propriété. Comme à Roville, comme à Grignon, la souscription n'est pas couverte complètement. Néanmoins, les efforts de défrichement sont couronnés de succès grâce à l'emploi de « noir animal » qui apporte l'acide phosphorique nécessaire à l'enrichissement des sols. Rieffel publie très en détail sa méthode de défrichement ; elle est scientifique. En 1830, il fonde sur place une école d'agriculture sur le modèle de celles qui existent déjà.

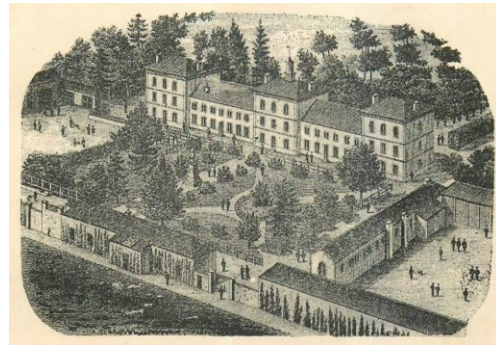


Rieffel jeune ; document fondateur de GrandJouan en 1830 (BNF) ; Partage des terres entre Bourgault-Ducoudray et ses trois gendres en 1838 (source : ouvrage de R. Bourrigaud)

En 1831, il épouse Henriette Bourgault-Ducoudray, l'une des trois filles d'un riche actionnaire de Grand-Jouan. Le père de la jeune femme est armateur et président du tribunal de commerce de Nantes. Il possède la Balinière, un des célèbres châteaux de la région. Lui et ses deux premiers gendres sont déjà actionnaires majoritaires de la société de Grand-Jouan. Le propriétaire du domaine, Haentjens, actionnaire devenu minoritaire et sans pouvoir réel, se désintéresse de sa propriété et la revend en 1838 à Bourgault-Ducoudray et à ses trois gendres, y compris Rieffel. On peut supposer que la femme de ce dernier a été confortablement dotée, comme ses deux sœurs avant elle.

En 1848, l'Etat organise l'enseignement agricole par la loi du 3 octobre. Il prend le contrôle des écoles d'agriculture existantes : il réglemente la formation, paie les professeurs et loue aux différents propriétaires les terrains impliqués. D'un côté cela soulage financièrement ces propriétaires ; de l'autre c'est dangereux car l'Etat peut se désengager quand il le souhaite. A l'époque, Rieffel publie des textes dans le journal « La démocratie Pacifique » de François Cantarel, un fouriériste. Vient le Second Empire. Un des deux beaux-frères de Rieffel est nommé plusieurs fois ministre par Napoléon III. Il s'agit d'Adolphe-Augustin-Marie Billaut

(1805-1863), avocat, saint-simonien et anticlérical. Rieffel est donc protégé, au moins pour un temps.



Rieffel (statue à Rennes), Billaut (Wikipédia) et GrandJouan

Après la chute du régime, dès 1874 l'Etat décide de ne plus louer que 20 ha pour servir et donc suffire à l'école de Grand-Jouan ! Celle-ci se trouve compromise. En 1881, Rieffel est mis à la retraite ; il est vrai qu'il a déjà 75 ans.



Ecole de Grand-Jouan

Les relations entre Rieffel et le département de Loire-Inférieure (devenu plus tard Atlantique) n'étaient pas bonnes. L'agronome affichait des idées que l'on qualifierait aujourd'hui de républicaines voire socialistes mais avait été classé dans les bonapartistes à cause de la proximité de son beau-frère avec Napoléon III. Surtout, Rieffel ne faisait pas preuve de modestie quand il écrivait aux autorités locales. En conséquence, son école ne recevait plus que des subventions minimales. Au contraire, le département voisin d'Ille-et-Vilaine avait fait savoir qu'il était intéressé par une école d'agriculture et qu'il était prêt à mettre à disposition les terrains nécessaires pour l'accueillir. En 1895, l'école est transférée à Rennes, au grand dam des autorités du département d'origine qui se réveillent enfin, mais trop tard. L'établissement deviendra « l'Agro de Rennes ».

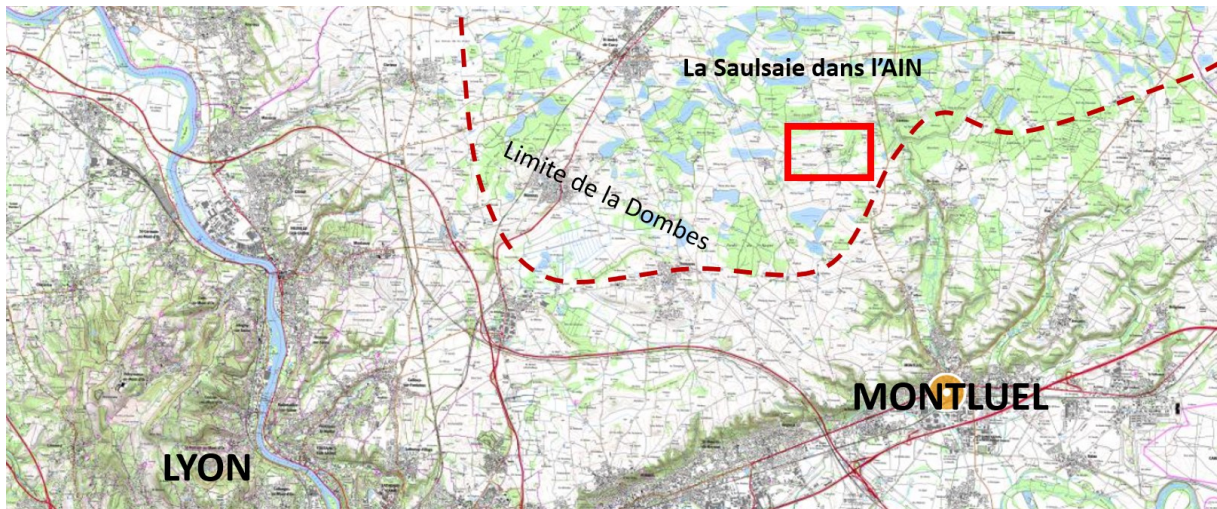
Césaire Nivière (1799- 1879)

Césaire Anthelme Alexis Nivière est né à Peyzieu, commune d'Arbigneu dans l'Ain, le 27 août 1799. Il est fils et petit-fils d'avocats et arrière-petit-fils de médecin mais il se sent attiré par les choses de la terre. Il entreprend d'exploiter la propriété de Peyzieu qui appartient à sa famille depuis 1752. Il rend compte de ses expériences agricoles dans des communications à la Société Royale d'Agriculture de Lyon. Ses écrits sont novateurs pour l'époque. Il recommande d'abandonner les prairies permanentes et de les remplacer par des prairies artificielles à base de trèfle ou de luzerne. Certains membres de la Société doutent de la rentabilité affichée pour ce système d'exploitation. Nivière est mis au courant des critiques. Il propose de recevoir, à Peyzieu, une sorte de commission d'enquête de sept personnes. Elle est bien reçue, peut consulter et même emprunter les livres de comptes. Tout en regrettant la disparition des prairies naturelles, la commission formule un diagnostic très favorable et conclut : « *En somme, il y a un tel ensemble chez M. Nivière, qu'il pourrait maintenant établir dans sa ferme une école d'agriculture ; son éducation et son instruction théorique et pratique en agronomie peuvent en faire un directeur et un professeur très distingué. Nous croyons devoir appeler sur M. Nivière l'attention de Monsieur le Ministre du Commerce et des Travaux Publics...* ».

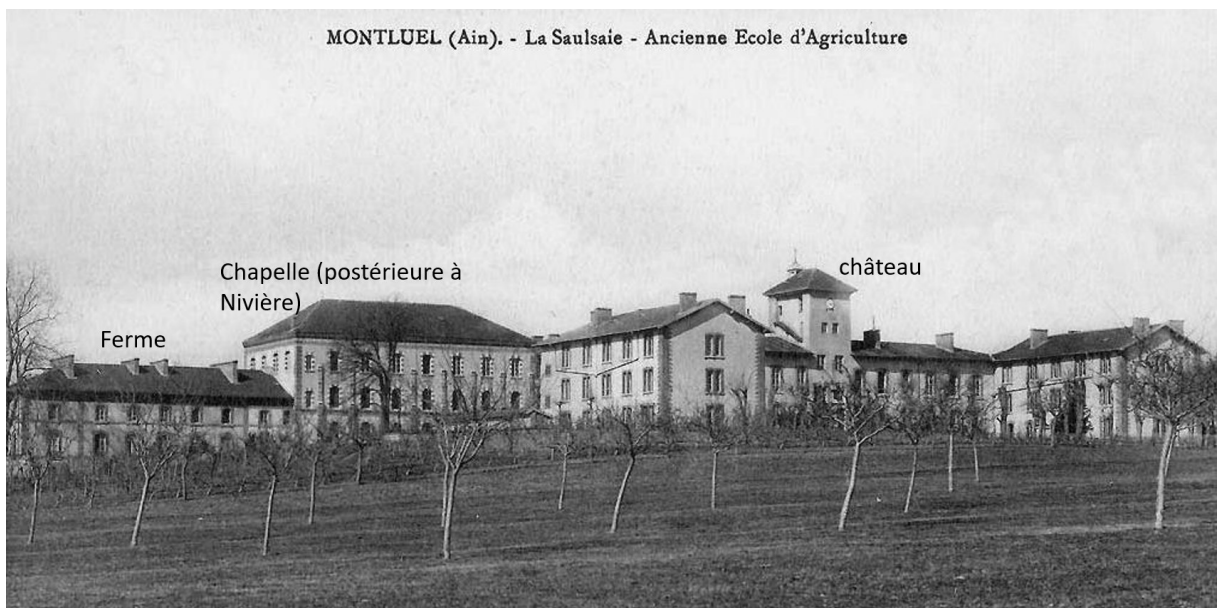
Reste à passer de l'idée à la pratique [Legros et Argelès, 1997]. Nivière s'en va visiter les écoles d'Allemagne. Puis il envoie deux jeunes gens à Roville, juste avant que cette école disparaisse, pour voir comment l'enseignement fonctionne là-bas. Enfin, il réfléchit à l'organisation de son école d'agriculture. Il conçoit un système très élitiste visant à la formation de seulement 12 élèves par promotion. Pour cela, il lui faudrait une ferme principale de 200 ha entourée de 6 fermes d'application de 30 ha chacune pour que les élèves, en fin d'études, puissent y faire leurs premières armes sous le contrôle du directeur de l'ensemble. Nivière donne le menu détail de l'organisation de cette structure avec les attributions et les spécificités de chaque ferme concernant productions, achats et ventes. On peut se demander s'il n'est pas un peu fouriériste. La question se pose d'autant plus que Charles Fourier passe un an à Talissieu, à 25 km de chez Nivière qui a alors 17 ans. En réalité, dans son journal « Le Phalanstère », Fourier critique durement l'organisation des écoles d'agriculture alors existantes (Roville, Grignon, Grand-Jouan). De son côté, Nivière défend l'exploitation privée, le profit, et pas du tout la collectivisation des terres et des moyens de production. Il ne fait pas référence à Fourier dans ses cours d'économie rurale donnés à Lyon en 1839. Bref, il s'agit de deux courants de pensée parallèles dont l'un est limité à la structuration de l'enseignement agricole tandis que l'autre veut réformer toute la société. Ils ne convergent que sur un point : croire aux bienfaits du progrès technique. En revanche, Fellenberg, créateur de l'école d'agriculture d'Hofwil, cité en introduction, était abonné à l'hebdomadaire le Phalanstère. Pour lui c'était un moyen d'obtenir de la publicité dans un journal français. Pour Fourier, se prévaloir d'un lecteur célèbre crédibilisait son discours [Vuilleumier, 1995].

En 1842, pour mettre en œuvre ses objectifs, Nivière achète, à côté de Montluel, le château et le domaine de la Saulsaie représentant 275 ha. En outre, il loue, très cher, 265 ha de plus à des voisins. Il n'a guère le choix compte tenu de ses objectifs. En effet, le paludisme sévit en

Dombes. Or, sans en connaître le mécanisme de contagion, on sait qu'il est lié aux étangs. Nivière doit donc obtenir la possibilité d'assécher tous ceux qui se trouvent à proximité de la future école.



De nombreux logements et bâtiments d'étude sont construits.

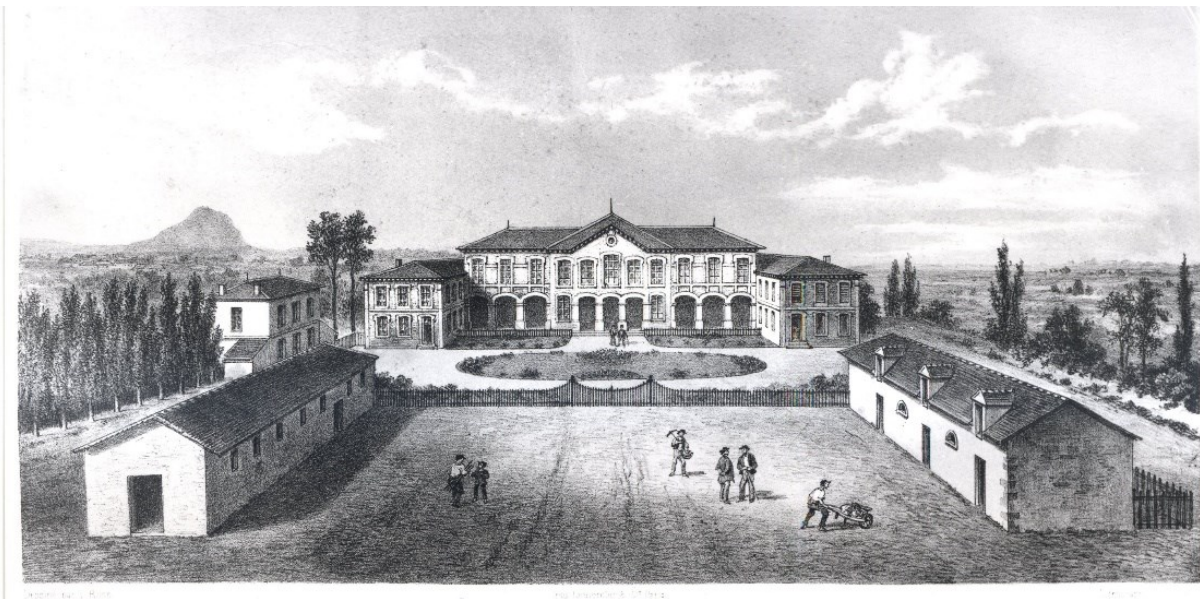


Comme à Grand-Jouan, les pouvoirs publics aident par quelques subventions et acceptent de prendre en charge le traitement des professeurs. Mais jamais les comptes seront équilibrés et Nivière se ruine rapidement en dépit de ses multiples efforts pour trouver le chemin de la rentabilité. Dès 1847, il est obligé de vendre la Saulsaie où il passe discrètement du statut de directeur-propriétaire à celui de directeur-fermier. Puis il est contraint à la démission en 1853. Il se retire alors chez l'un de ses fils à Romanèche. Il a seulement 54 ans. Il utilise ensuite son temps à écrire des articles dans le Journal d'Agriculture Pratique pour développer, sur un ton passionnel, ses idées agronomiques qu'il croit toujours bonnes.



Les trois directeurs successifs de La Saulsaie : Nivière (1799-1879), Victor Pichat (1815-1864) et Charles Leuillet (1815-1906).

A la Saulsaie, Nivière est remplacé par un homme du ministère de l'Agriculture, Charles-Victor Pichat (1815-1864). Mais celui-ci ne va pas non plus équilibrer les comptes. Il meurt à la tâche, victime du paludisme. Un troisième directeur, Charles Leuillet, est alors nommé qui a encore moins de succès que les précédents. Dès lors, il est question de fermer l'école. Mais, la population de la Dombes s'élève et pétitionne car l'établissement a rendu localement des services. Le gouvernement recule partiellement et prétend qu'il ne s'agit pas d'une suppression mais d'un déplacement au profit du Midi qui est dépourvu d'école d'agriculture. En conséquence, des fragments de la Saulsaie (le directeur, deux professeurs, la bibliothèque...) sont transférés de l'Ain à Montpellier, en pleine guerre de 70. C'est aussi l'arrivée concomitante du phylloxéra que la nouvelle école contribuera à vaincre. Ceci assurera d'abord sa survie, ensuite sa réputation, enfin son développement. Et l'école deviendra « Agro de Montpellier ».



Richard « du Cantal » (1802-1891)



Revenons en 1848. La deuxième république vote la loi du 3 octobre qui organise et développe l'enseignement agricole. A l'Assemblée constituante, le rapporteur de la loi est le « citoyen Antoine Richard du Cantal ». Il a été cuirassier puis vétérinaire, médecin diplômé, enfin directeur de l'Ecole des Haras en 1845 [Dubois, 2002].

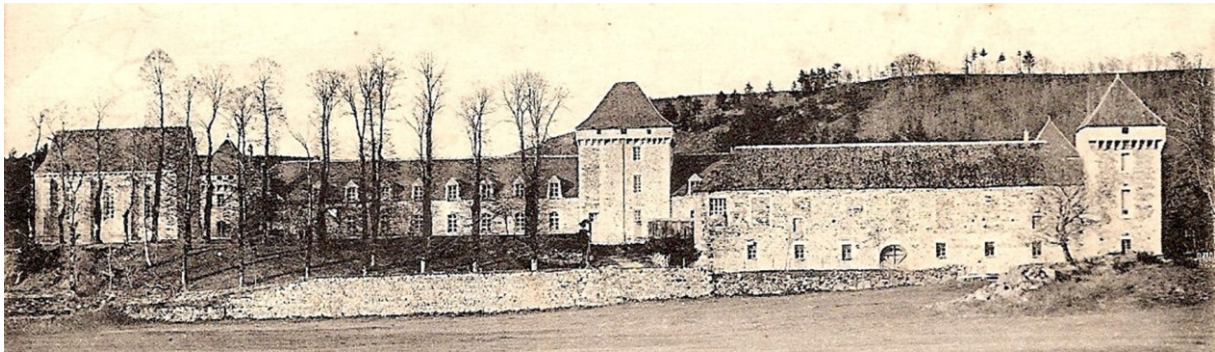
Le texte en gestation prévoit trois niveaux :

- *A la base : les Fermes-Ecoles.* Il en existe déjà 25 en France et ceci depuis 20 ans au moins, mais on veut en créer une par département. Elles devront former des praticiens. Plus tard, beaucoup de fermes-écoles deviendront nos modernes lycées agricoles.



Une ferme école parmi tant d'autres

- *Au milieu du dispositif : les Ecoles Régionales d'Agriculture.* On en prévoit vingt, soit une pour chaque unité d'un découpage de la France en grandes régions naturelles. A la suite de quoi, une seule école régionale supplémentaire est créée en plus de celles qui existent alors (Grand-Jouan, Grignon, La Saulsaie). La nouvelle structure est établie en 1849 à Saint-Angeau près de Riom-ès-Montagne dans la région étiquetée comme « Montagnes du Centre ». Le propriétaire, le marquis de Miramon, veut surtout faire une belle opération immobilière, aux frais de l'Etat. Cet établissement, dispendieux et à la limite du sérieux, est supprimé dès le changement de régime, en 1852. Mais les bâtiments vont rester !



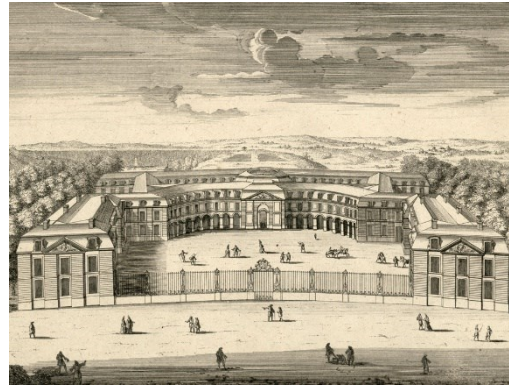
Ecole de Saint-Angeau



Cette carte des régions culturelles de la France publiée par l'inspecteur général de l'agriculture Gustave Heuzé est fondamentale : elle explique la politique suivie pendant plus d'un demi-siècle par le Ministère de l'Agriculture concernant l'implantation des écoles régionales (= une par grande région culturelle). Cela rend compte par exemple du déplacement de la Saulsaie à Montpellier, de la création de l'Ecole de St Angeau et même, postérieurement, de la création au début du 20^{ème} siècle des écoles de Nancy et Toulouse.

- Enfin, *l'Institut Agronomique* est créé en 1848 en tête du dispositif d'enseignement. Il s'agit de former les cadres de l'agriculture, sur le plan national.

Cet Institut voit le jour dans les Grandes écuries du Château de Versailles.



On réunit pour lui les professeurs parisiens les plus prestigieux. On lui installe une bibliothèque très complète. On fait venir des animaux de concours d'Angleterre et d'Allemagne. On tente même l'acclimatation de lamas et d'alpacas.

Rien n'est trop beau, rien n'est trop cher pour cette école qui devra former les « polytechniciens de l'agriculture ». Richard du Cantal s'écrie à la tribune : « *Les dépenses énormes faites par Louis XIV pour la construction de ses somptueux palais cesseront d'être improductives. Ce qui y fut créé pour les plaisirs des rois et de leurs favoris sera utilement employé à une instruction qui tournera directement au bénéfice du peuple* ». Les dépenses sont effectivement très considérables... et les lamas crèvent ! Remarquons qu'en dépit du niveau d'enseignement élevé, on est encore, pour cet établissement, dans l'esprit « ferme-école » c'est-à-dire d'un enseignement par l'exemple. Arrivant au pouvoir, le Prince Président signera le 17 septembre 1852 un décret liquidant cette structure dispendieuse qui avait eu l'impudence de s'installer dans un palais royal. Cependant l'idée de créer un institut de haut niveau est restée dans les esprits. Celui-ci sera reconstitué à Paris en 1876, pour une part avec les mêmes promoteurs : c'est l'Institut National Agronomique devenu Agro-Paris-Tech.

Conclusion

Dombasle s'est ruiné à Roville, Busco au Verneuil et Nivière à La Saulsaie. Rieffel et Bella ont échappé à la faillite parce qu'ils étaient adossés à des gros capitaux. Les promoteurs de l'Institut de Versailles engloutirent d'énormes sommes d'argent, en pure perte. En fait, les « fermes-écoles » ne constituaient pas des structures économiquement viables. Une promotion d'élèves qui s'exerce à manier une charrue est moins efficace qu'un seul laboureur qui trace paisiblement son sillon. Surtout, le modèle de l'époque « Faire de l'herbe pour faire du blé » n'était pas valable. Il consistait à élever des troupeaux pour obtenir du fumier à employer sur les labours destinés aux céréales. Mais cela revient à déplacer la fertilité au sein de l'exploitation sans l'augmenter. Le fumier ainsi produit reste pauvre en potasse, phosphore voire calcium. Malgré des doses massives, les rendements en céréales n'augmentent pas (cas de Dombasle par exemple). Restaient à injecter dans les cultures des engrais chimiques qui amènent, depuis l'extérieur de l'exploitation, des éléments minéraux, compensant les pertes liées aux productions vendues hors de l'exploitation. Ce sera fait dans la seconde partie du 19^{ème} siècle.

Les précurseurs que nous avons évoqués ont poursuivi leur tâche jusqu'à la limite de leurs forces, persuadés qu'ils avaient une mission d'éducation à accomplir pour le bien de l'agriculture française. Ils ont échoué si on se réfère à leurs bilans financiers. Mais ils avaient raison sur le long terme : on leur doit l'organisation de l'enseignement agronomique moderne. Puisse leur dévouement ne pas être oublié.

Bibliographie principale

- BOULAIN J. et LEGROS J.P., 1998. *D'olivier de Serres à René Dumont, portraits d'agronomes*. Coll. Tec/doc, Lavoisier, 320 p.
- BOURRIGAUD R., 1994. *Le développement agricole au 19^{ème} siècle en Loire-Atlantique*. Edit. Centre d'Histoire du travail, Nantes, 496 p.
- BRETIGNIERE L. et RISCH L., 1910. *Histoire de Grignon*. Ecole de Grignon. 244 p. - seconde édition en 1926 - 194 p.
- DESBONS P., 2020. *L'institut agricole du Verneuil -1827-1830*. In : Chroniques tourangelles de l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Touraine, n°24.
- DUBOIS P., 2002. *Richard (du Cantal)* [note biographique] Publications de l'Institut national de recherche pédagogique page 126.
- JOUE Dr., 2001. *L'épopée saint-simonienne ; Saint-Simon, Enfantin et leurs disciples Alexis Petit*. Ed. Guénégaud, 319 p.
- KNITTEL F., 2007. *Mathieu de Dombasle : agronomie et innovation : 1750-1850*. Thèse, Université de Nancy, 549 p.
- LEGROS J.P. et ARGELES J., 1997. *L'Odyssée des agronomes de Montpellier*. ED. EDITAGRO Paris, 397 p.
- VUILLEUMIER M., 1995. *Philipp Emmanuel von Fellenberg, Fourier et l'Ecole sociétaire*, Cahiers Charles Fourier, 1995 / n° 6
- WANTZ J.M., 1971. *Mathieu de DOMBASLE et la ferme exemplaire de Roville*. Mémoire de Maîtrise. Faculté des Lettres de Nancy n° 71/136, 153 p.